

« **Rendre compte
du hasard et du doute
que contient la création** »

par Laurent ANCION

Bad Boy Nietzsche!

Richard Foreman / Sofie Kokaj

Ne lui demandez pas de suivre les routes bien balisées. Aux itinéraires cartographiés, Sofie Kokaj préfère le fil de sa pensée : c'est lui qui guide la matière de ses créations, depuis le début des années 2000. Les images d'un film (Godard, Tarkovski), les paroles d'une chanson (This is not a love song, de PIL) ou des éclairs poétiques (Ginsberg, Patti Smith) allument la mèche de ses recherches théâtrales, dans un saisissant goût du collage et du sampling, comme un appel insatiable à la liberté de l'imaginaire. « C'est très différent de travailler sur la partition d'un texte donné ou sur l'esprit qui se dégage d'une œuvre », explique la metteuse en scène, qui préfère indéniablement la deuxième piste : explorer des matériaux inattendus, les ouvrir comme une mangue et traquer les essences qui s'en dégagent. Tout indique que c'est ce qui nous attend avec Bad Boy Nietzsche ! : une pièce de Richard Foreman dont le titre semble inventer le rock (ou le rap) philosophique, qui met aux prises Friedrich Nietzsche avec sa propre conscience, une belle femme, un enfant ou un homme dangereux (dans le désordre). Pour Sofie Kokaj, qui a traduit l'œuvre de l'américain, c'est surtout un prétexte, profond et sincère, à une nouvelle exploration audacieuse, qui s'autorise aussi bien à reconnaître un brin de Kurt Cobain dans le personnage de Nietzsche qu'à interroger les « malentendus » qui fondent tout à la fois l'œuvre du philosophe allemand et – peut-être – notre société elle-même.

Laurent Ancion - Avec son œuvre intense et son air sombre, Friedrich Nietzsche (1844-1900) n'est pas exactement le héros dont on attend les aventures ! À lui seul, le titre Bad Boy Nietzsche ! crée un choc intellectuel entre l'image de ce vieux moustachu misanthrope, pas très aimé – et nazifié au cours du XX^e siècle – et l'image d'un « bad boy » de gangsta rap avec des bagouzes. Pourquoi Richard Foreman a-t-il choisi ce personnage comme héros de pièce et pourquoi ce titre proche de l'oxymore ?

Sofie Kokaj - Ce que je sens intuitivement, c'est que Richard Foreman s'est tout d'abord identifié au philosophe. On pourrait dire – pour jouer – que Nietzsche, c'est lui. Richard Foreman se reconnaît parce qu'il mène lui aussi un travail de déconstruction totale. Comme la pensée de Nietzsche voulait nous extirper de la morale qui nous conditionne, Foreman travaille depuis cinquante ans à sortir le théâtre et l'art de ce qui est établi. Et, comme Nietzsche, on peut dire qu'il n'a pas économisé ses forces.



©MB

Depuis 1968 et la fondation de son Ontological-Hysteric Theatre à New York, il a créé une pièce par an – ce qui en fait donc près de 50 ! Tous ses spectacles, dont il assure souvent la mise en scène, l'écriture, la scénographie, nourrissent un travail expérimental, qu'on peut qualifier d'avant-garde. Je pense qu'il a reconnu en Nietzsche des principes de désobéissance, de décalage et de déconstruction.

L.A. - On précisera au passage que fournir un résumé de la pièce est à peu près impossible. La déconstruction, chez Foreman, concerne également le « sens unique » qu'on souhaiterait donner à un texte. Il dit que la vraie signification de ses œuvres, c'est « la lutte pour échapper à ce sujet ostensible ! ». C'est assez nihiliste et punk...

voix, en commentaire de sa pièce, comme dans un match. Ce trafic de signes m'a totalement secouée.

L.A. - Face à une œuvre aussi « complète », qui porte fortement la signature de l'auteur, d'où t'est venue l'idée de la prendre comme matrice de ta recherche ?

S.K. - Cela a mis beaucoup de temps. Je ne me suis absolument pas dit : « Je vais la monter » en sortant ! C'est beaucoup plus tard, après d'autres expériences, que l'idée s'est imposée. En lisant le texte, des années après, ça m'a paru évident. C'est la première fois, ou presque, que je m'intéresse à un texte de théâtre. Mes précédents spectacles portaient quasiment tous d'un matériau non-théâtral. Un signe qui m'a encouragée, c'est une note de

S.K. - Il est parfaitement sincère ! Bien sûr, des sens se dégagent clairement de sa pièce. Mais d'une certaine façon, il a raison : est-il utile de réduire une œuvre à quelques mots ? Ce postulat dérange profondément les habitudes et nous rend même la tâche difficile, puisque nous nous retrouvons dans l'impossibilité de résumer son œuvre. Il est important de croire qu'au théâtre, tout ne se définit pas avec des mots, mais également avec le corps, la peau, la présence... Il n'empêche qu'il laisse des indices. « Bad Boy » renvoie évidemment au « vilain garçon » : ce qu'à déposé Nietzsche n'est pas fini. Il y a eu de mauvaises interprétations de son œuvre et il doit en répondre. C'est ce Nietzsche-là que Foreman convoque : celui qui est confronté à des malentendus et qui doit clarifier – ou s'obstiner dans – son attitude. Et il s'obstine ! Foreman lui donne le pouvoir de la provocation. Il choque les autres personnages, qui le lui rendent bien. Parmi les thèmes, il y a clairement le sado-masochisme. Foreman lui dit aussi : « Vilain garçon. Tu n'as pas mesuré les conséquences de tes actes. » Il le gronde. C'est presque un regard affectueux !

L.A. - Tu as vu le spectacle lors de sa présentation au Kunstenfestivaldesarts en 2000, dans la mise en scène de Foreman. Peux-tu nous raconter ?

S.K. - C'était le chaos intégral ! Je me souviens d'une grande proximité avec les acteurs. Il y avait 30 décors en un seul, je n'avais jamais vu un truc pareil ! C'était de l'hystérie à proprement parler, comme dans le nom de son théâtre Ontological-Hysteric Theater. Et cette hystérie se manifestait dans tout : la parole est amplifiée, c'est joué hyper près, tu as l'impression d'avoir accès à l'inconscient de quelqu'un qui est d'une immense culture et qui n'a pas de tabou. J'ai trouvé cela très beau, très paranoïaque, chamanique, avec un humour très spécial. Je me souviens d'une voix off qui se mêlait à celle des acteurs. C'était Richard Foreman qui superposait sa propre

17>28/09

20:30

sauf les mercredis à 19:30 - représentations suivies d'une rencontre avec l'équipe artistique
le jeudi 26/09 à 13:30 - représentation suivie d'une rencontre avec l'équipe artistique (pas de représentation en soirée à cette date)

relâche le dimanche et le lundi

Écoles, associations : préparez votre venue !

Notre responsable des publics, accompagnée des artistes lorsqu'il-elle-s sont disponibles, propose de venir présenter le spectacle dans les classes et associations qui le souhaitent. Au programme, un dialogue vivant pour préparer à la représentation : exploration des thématiques, discussions et échanges.

Intéressée ? Contactez Mathilde au
02 242 96 89 - contact@oceannord.org

Texte original Richard Foreman
Adaptation et mise en scène Sofie Kokaj
Jeu et musique Anaïs Aouat, Romain Pigneul
avec la participation de Joseph Olivennes
Conseillère scénographique Christine Grégoire
Régie Nicolas Sanchez assisté de Mathieu Libion

Production Théâtre Océan Nord

Foreman : il dit que les très nombreuses didascalies ont beaucoup d'importance, mais que celui qui les met en scène peut en faire ce qu'il veut. Il témoigne de son ouverture. Je l'ai pris au mot.

L.A. - Foreman est pour nous un continent méconnu. Pourtant, à fréquenter son œuvre taillée dans une sorte de violence nue, on pense à quelqu'un d'autre que tu apprécies je crois : Sarah Kane. Comme Foreman, son œuvre a choqué avant de dévoiler sa puissance, aujourd'hui reconnue dans sa dimension de générosité, de sensibilité, d'amour peut-être. Ces deux-là, l'un sur le continent américain, l'autre en Angleterre, n'ont-ils pas des choses à se dire ?

S.K. - C'est drôle que tu parles de Sarah Kane, parce que j'ai voulu à un moment monter ses cinq pièces... C'est un projet qui n'a pas abouti mais qui reste dans mes archives. Sarah Kane fait partie de mes figures tutélaires, c'est une rencontre – un peu comme en amour, elle m'apporte de la joie, du calme (mais pas seulement !) ... Ce sont des rencontres qui touchent de très près. L'expérience, tu l'as dès la lecture. Elle change quelque chose dans ton corps. A priori, Foreman le baroque et Kane la minimaliste n'ont pas grand-chose en commun, mais ils se rejoignent, c'est vrai. L'humour, par exemple, n'est pas ce que tu observes en premier lieu chez Sarah Kane, mais il est un des fondements de son travail, comme Foreman. Ils se ressemblent, parce que ce sont des punks tous les deux. À ce duo, je souhaiterais ajouter une autre minimaliste que j'apprécie énormément : la réalisatrice Chantal Akerman. Tous les trois ont travaillé à casser les codes. Et je trouve enfin que dans la façon dont « ça se parle », Foreman et Kane sont proches. Les mots sont ceux d'une mélancolie avérée. Les personnages se parlent mal, c'est très dur, très acide. Physiquement, notre spectacle sera certainement à l'opposé de ce qu'a proposé Foreman. Ce sera beaucoup plus minimaliste, parce que c'est plus proche de mon esthétique. Et puis je ne suis pas Américaine, et on n'est pas à New York ! Qu'est-ce que Foreman et Kane ont à se dire ? Il y a la cruauté des mots, la cruauté des actes – j'ai parlé de sado-masochisme mais c'est trop réducteur. Il y a surtout, chez les deux, une violence qui est en fait constituée d'un amour inextinguible. Cela vaut la peine de les faire dialoguer.

L.A. - On sent – et on connaît de toi – une grande ouverture dans l'approche des matériaux que tu destines au théâtre. Quelle est ta méthode de création ?

S.K. - J'aime bien la phrase d'Heiner Müller qui dit : « Aucun texte n'est à l'abri du théâtre. » Une chanson de PIL peut devenir du théâtre, ou le journal de ta grand-mère, ou une lettre que je t'écris... Une fois la « substance » choisie, j'ai l'impression que le mouvement général consiste à secouer la matière et à voir ce qui tombe ! Tous les chemins conviennent pour y arriver, y compris le hasard. J'utilise notamment les *Stratégies obliques* de Brian Eno : une centaine de cartes qui proposent chacune une indication, comme « Mets-le la tête en bas » ou « Diminue, continue ». Ce sont des clés pour démarrer le travail. Dès la phase de lecture et d'étude, où je malaxe, triture, coupe les éléments – une phase solitaire –, je suis en contact avec les intervenants du projet. Pour *Bad Boy Nietzsche!*, j'écris très régulièrement à Anaïs Aouat et Romain Pigneul (les deux acteurs) et à Christine Grégoire (la scénographe). Ils reçoivent une mise à jour de mes réflexions, ça les prépare. J'envoie des images, des musiques, des textes... Ils réagissent comme ils le souhaitent. Ce long cheminement permet de préparer une « super disponibilité » (ça peut paraître banal, mais c'est ce que je cherche) lorsqu'on démarre le laboratoire. Tous les dés peuvent être relancés librement. Avons-nous trouvé un territoire commun ? Nous sentons-nous assez libres de déplier nos inconscients particuliers ? Le travail de construction démarre alors. Je vois les acteurs comme des artistes : ils sont créateurs et participent pleinement à ce qui surviendra au plateau. Et jusqu'à la dernière représentation, des choses peuvent changer assez fondamentalement dans le spectacle. Je ne veux rien asséner aux spectateurs, je souhaite au contraire rendre compte du hasard et du doute que contient la création.

L.A. - Nietzsche écrivait : « La maturité, c'est d'avoir retrouvé le sérieux qu'on avait au jeu quand on était enfant. » N'est-ce pas une idée qui correspond assez bien à ton travail ?

S.K. - C'est en tout cas ce qui me touche chez Godard par exemple : plus il vieillit, plus il y a du jeu avec la matière, les références, les idées, les collages. Il y a quelque chose de l'enfance. On va travailler sur ce sérieux du jeu. Je m'y retrouve. J'adore le côté minimal qui permet de dévoiler tout le potentiel de nos appétits, de nos singularités, de notre folie. Et c'est ce que Foreman dit, inspiré par le destin de Nietzsche : « Quel délice si nous pouvions accéder à la folie qui se cache en nous ! »

Richard Foreman

Homme de théâtre américain, né le 10 juin 1937 à New York City, il se rattache à l'avant-garde des années soixante. Il est l'auteur, l'entrepreneur et le théoricien de ses spectacles, rassemblés sous le titre provocateur de « Théâtre Hystérique-Ontologique ». Fondé en 1968, celui-ci est actuellement établi à St Mark's Church dans l'East Village. Foreman s'intéresse aux mécanismes de la perception et manipule avec exigence, précision, et une prédilection pour le grotesque et le saugrenu, les images chocs, les musiques et les sons. Pour lui, une pièce est un fragment prélevé sur un processus d'écriture continu. On retrouve souvent les mêmes personnages, en particulier Rhoda, le plus souvent incarnée par Kate Manheim, sa femme. La toute première pièce, en 1968, fut *Angelface*.

Anne Bérélowitch, *Richard Foreman (abécédaire)*, Actes Sud-Papiers, Apprendre, mars 1999.

Nietzsche prêchait de nouvelles perspectives. Bad Boy Nietzsche ! en offre une autre qui puise aux germes de sa propre folie. La pièce se penche sur cette folie du philosophe et introduit son hypothèse : il ne s'agit pas seulement de cet incident du cheval battu que le philosophe courut embrasser dans les rues de Turin, il s'agit d'en chercher le fondement dans les années saines du penseur. Quel délice si nous pouvions tous accéder à la folie qui se cache en nous ! Cette « folie » a attisé le feu de sa philosophie. Il brisait son époque. Nietzsche avait cette faculté productive de tourner les choses par leur envers, comme s'il marchait aux antipodes, de l'autre côté de la terre.

Richard Foreman, *Notes sur la pièce* traduite par l'équipe du Kunstenfestivaldesarts lors de l'accueil du metteur en scène en 2000.

Sofie Kokaj, au cœur du théâtre et tout autour

À l'Insas*, où elle enseigne depuis six ans, Sofie Kokaj est très attachée à un séminaire titré « Iconographie du réel ». Trois mots qu'elle n'a pas choisis, mais qui disent beaucoup d'elle : « Avec les étudiants en mise en scène, nous travaillons principalement à partir de films, qui deviennent des substances. Comment défaire la matière jusqu'à son ossature pour la faire renaître autrement, plus proche de nous et de nos goûts singuliers ? » On tient là son manifeste. Elle-même formée en mise en scène à l'Insas, après un parcours en danse contemporaine et classique, Sofie Kokaj n'a « jamais eu l'impression de n'appartenir qu'au théâtre ». Ni à une seule langue : née à Bruxelles en 1972, elle grandit en albanais, la langue de ses deux parents. Diplôme en poche, en 1995, elle décide d'aller voir hors du théâtre ce qui se trame. Elle rencontre des chorégraphes, des musiciens, des plasticiens. « À l'Insas, c'était déjà très riche, mais ces rencontres ont évidemment transformé ce que j'avais appris. » Depuis 2000, de retour au théâtre, elle livre des œuvres inspirées par une faune venue de tous les horizons : Godard, Pasolini, Allen Ginsberg, Patti Smith, John Cage... L'Insas créera d'autres liens durables : avec le Groupov de Jacques Delcuvelier et le Théâtre Océan Nord d'Isabelle Pousseur – deux de ses professeurs adorés. Rue Vandeweyer, elle retrouve le quartier de ses grands-parents réfugiés, et l'amitié artistique d'Isabelle Pousseur, « un lien précieux, exigeant, dont je mesure la chance ».

* Institut National Supérieur des Arts du Spectacle, Bruxelles.

Ci-dessous, quelques traces photographiques du travail de Sofie Kokaj.



NO TRACE OF A PLACE TO HIDE Théâtre Océan Nord 2001



LEUR EXERCICE N'EST PAS CONSIDÉRÉ COMME UN TRAVAIL Théâtre Océan Nord 2003



ON RENDRA LES GRANDS IDÉAUX À LEURS EXÉCUTEURS Théâtre Océan Nord 2005



TELL ME MOTHER Théâtre des Doms 2017